

l'Humanité

LA GRANDE FARCE DE LA COMÉDIE

Mardi, 22 Janvier, 2019 - [Gérald Rossi](#)

Pour *Le faiseur de théâtre*, de Thomas Bernhard, la mise en scène de Christophe Perton transporte dans un bel effet de miroir la salle du Déjazet sur la scène, et donne à André Marcon un rôle de tyran magnifique.

Déjà son nom, Bruscon, n'engage pas la sympathie. En vérité le personnage est aussi revêché que son pire voisin. Colérique et tyran domestique. « Comédien d'état », comme il ne cesse de le répéter pendant toute la tournée, le voilà avec sa petite troupe familiale débarquant à Utzbach, village dépassant à peine deux cent habitants, au fin fond de l'Autriche. (...) Avec une malice diabolique Thomas Bernhard (1931-1989) a écrit là, cinq années avant sa disparition, une étrange partition qui a la fois célèbre cet art pour lequel il a écrit une vingtaine de pièces et le ridiculise. Avec un personnage central à la fois aussi repoussant que pathétique. Un personnage qui occupe tout l'espace, peut-on dire, tant sa partition relève presque du monologue.

Là c'est André Marcon qui s'est emparé du personnage, lui donnant une vibration remarquable, qui souligne d'autant plus fortement les pauvres soucis du personnage qui passe son temps à réclamer un bien étrange « bouillon à l'omelette », et le noir total dans la salle, pour les cinq dernières minutes de la pièce, ce qui nécessite l'accord de l'invisible « chef des pompiers ».

L'Autriche de Thomas Bernhard

Des mesquineries qui en fait renforcent l'autre discours tenu par Thomas Bernhard qui en profite pour dire une fois de plus tout le mal qu'il pense de ce pays d'Autriche qu'il n'a cependant pas quitté, et des méfaits du national socialisme, son personnage s'écriant même « vous êtes tous des Hitler ».

Pour sa mise en scène, Christophe Perton a eu l'idée, avec la complicité de Barbara Creutz, de transposer la salle du théâtre Déjazet, un lieu héritier du *Boulevard du crime* à Paris, sur le plateau même, provoquant comme un effet de miroir. Quant au reste de la troupe, qui se retrouve avec des rôles très modestes, chacun s'en tire avec conviction. Éric Caruso est un aubergiste soumis sans être dupe. Manuela Beltran est Erna, sa fille. Barbara Creutz, est une épouse Bruscon telle qu'on l'imagine, toussant (c'est le rôle) plus souvent qu'elle ne parle. Sa fille, Agathe l'Huillier, qui se réfugie dans la grimace se révoltera un jour contre le père tout puissant, tout comme Ferruccio, le fils, que joue Jules Pelissier un jeune comédien ici graine de voyou tatoué, qui virevolte sur le plateau comme un lutin athlétique et magicien.

Dans ce théâtre miteux, où trône encore un portrait du führer, où l'on n'est pas très rassuré par le plancher gagné par une méchante humidité, la représentation a presque lieu. Jusqu'au dénouement final qui condamne un peu plus ce théâtre pourtant adulé. Et le public, comme depuis les coulisses, assiste à cette dernière note qui désespère la famille des Bruscon. Comme si un autre temps allait venir